



HAL
open science

La ferme au toit de tuiles : Jacques Berque , la colonisation et ses signes

David Lambert

► **To cite this version:**

David Lambert. La ferme au toit de tuiles : Jacques Berque , la colonisation et ses signes. Alain Messaoudi et Dominique Avon. De L'Atlas à l'Orient musulman. Contributions en hommage à Daniel Rivet, Karthala, pp.227-237, 2011. hal-00960884

HAL Id: hal-00960884

<https://hal.science/hal-00960884>

Submitted on 24 Mar 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La ferme au toit de tuiles. Jacques Berque, la colonisation et ses signes.

David Lambert

« Sfax était une ville opaque. Il leur semblait, certains jours, que nul, jamais, ne saurait y pénétrer. [...] Ils cherchaient autour d'eux des signes de connivence. Rien ne leur répondait. C'était une sensation presque douloureuse d'isolement. Ils étaient dépossédés de ce monde, ils n'y baignaient pas, ils ne lui appartenaient pas et ne lui appartiendraient jamais¹ ». Ces phrases, extraites du roman de Georges Perec, *Les Choses*, paru en 1965, décrivent l'errance d'un couple de jeunes Parisiens des années soixante confrontés à l'étrangeté d'une Tunisie post-coloniale. Le monde qui les entoure est décrit comme un décor qui ne serait pas superficiel mais serait tout à la fois signe, symbole, trace et vestige d'un univers dont ils ne possèdent aucune clef. L'urbanisme colonial comme la végétation méditerranéenne, les remparts arabes comme les monceaux de sable, les animaux comme les hommes, les visages comme les bruits : rien ne parle ni ne murmure à leur conscience, « leur solitude [est] totale² ». Cet extrait pourrait servir d'illustration à une facette du travail que Jacques Berque, à partir de la fin des années cinquante, tente de réaliser. Qu'il porte son regard sur l'Orient arabe³, le Maghreb⁴, l'Égypte⁵, ou bien qu'il propose, en un kaléidoscope vertigineux⁶, une vision théorique du rapport colonial, son projet vise avant tout à construire « une sémantique sociale » qui « s'attacherait à l'étude des modes et des degrés de la signification sociale dans une vie de groupe⁷ ». Ouvrons quelques pages des *Arabes d'hier à demain* : La Mecque devient ainsi une « Rome du signe⁸ » alors que la ville arabe tout entière, dans sa forme et ses bruits, obéit à un « urbanisme du signe⁹ » et que la finance elle-même souffre d'une « maladie du signe¹⁰ ». Cette sémantique, envisagée comme l'étude des

¹G. Perec, *Les Choses*, 10/18, 1985 (1965), p. 119-120.

²*Ibid.*, p. 119.

³*Les Arabes d'hier à demain*, éditions du Seuil, 1960.

⁴*Le Maghreb entre deux guerres*, éditions du Seuil, 1979, (1962).

⁵*L'Égypte, Impérialisme et révolution*, Gallimard, 1967.

⁶*Dépossession du Monde*, éditions du Seuil, 1968.

⁷*Ibid.*, p. 180-181.

⁸*Ibid.*, p. 34.

⁹*Ibid.*, p. 38.

¹⁰*Ibid.*, p. 69 ; dans *L'Égypte...*, la même remarque surgit à propos du Caire, dont « la ville ancienne s'inspirait tout entière d'un urbanisme du signe » (p. 637).

« *dénivellements du signe dans l'exercice social*¹¹ », il l'applique non seulement, et en premier lieu, à son analyse du monde arabo-musulman, mais aussi aux occurrences du fait colonial en partant du postulat qu'un des aspects de la rencontre coloniale réside justement dans l'opacité des signes : le colonisateur comme le colonisé produisent des signes, qu'ils soient de pierres, de sons ou de gestes ; et la barrière coloniale fait de ces signes des agressions que l'on ne veut ni comprendre ni saisir, mais tout juste combattre.

La question est alors de savoir comment Jacques Berque compose son parcours d'historien du monde colonial, quels sentiers méthodologiques et conceptuels il emprunte afin de dresser une cartographie du rapport colonial. Pour autant la finalité de ses travaux (et, de ce fait, ce qui en constitue tout à la fois l'originalité et la fécondité) ne réside pas dans une simple habileté méthodologique : la voie sémiologique qu'il choisit, bien que non exclusive d'autres modalités d'explicitation, constitue à la fois un préalable à l'enquête mais aussi son aboutissement. Le signe permet à la fois de comprendre le rapport colonial et, dans le même temps, d'en définir l'originalité.

¹¹ J. Berque, *Il reste un avenir*, Arléa, 1993, p. 134. Face à un interlocuteur sceptique (J. Sur), J. Berque précise qu'il entend, par « *dénivellement* », les « *niveaux divers de signification* ».

Les racines d'une recherche.

Entreprises au couchant de l'Empire, alors que le Maghreb quitte l'orbite coloniale française, les recherches de J. Berque se nourrissent d'un aliment alors délaissé dans l'historiographie française : le goût pour le sensible, ce qui se voit, s'entend et s'éprouve. D'un côté il participe de la montée en puissance d'une micro-histoire, gourmande du ténu et de l'indice, qui, de Carlo Ginzburg à Alain Corbin en passant par Giovanni Levi, déploiera sa grille de lecture à partir des années soixante-dix. D'un autre côté, il peut être considéré comme le dernier des historiens classiques du XIX^e siècle : sans oublier l'apport de Freud et de Marx, il correspond à ces historiens qui, tels Michelet ou Fustel de Coulanges furent, selon l'analyse de François Hartog, ceux qui articulèrent « *le visible et l'audible* » et qui observèrent « *l'histoire au moment où elle est près de se terminer*¹² ».

D'une façon plus directe son travail s'adosse, pour partie, à l'œuvre de Louis Massignon¹³ tout en maintenant à distance la propension de ce dernier à spiritualiser la démarche sémantique. Il se rattache également, au travers de l'enseignement et des leçons de Louis Gernet, dont il fut l'élève à l'université d'Alger et dont il reçut « *un choc décisif* »¹⁴, à toute une galaxie intellectuelle, née de l'explosion durkheimienne mais puisant dans les travaux de Marcel Mauss un élan fondamental. Nul doute que les recherches innovantes, à la jointure de l'histoire, de la psychologie, de la sociologie et de l'ethnologie qu'entreprennent Ignace Meyerson¹⁵, Louis Gernet ou, dans le domaine chinois, Marcel Granet¹⁶ ouvrent des perspectives fécondes aux propres travaux de J. Berque. Autour des *Cahiers internationaux de sociologie*, que G. Gurvitch fonde en 1946, et du centre d'études sociologiques créé la même année (et où l'on retrouve, outre G. Gurvitch, L. Massignon, L. Febvre, L. Gernet¹⁷...), J. Berque s'emploie à affûter ses méthodes d'investigation en tissant des passerelles entre de

¹²F. Hartog, *L'Évidence de l'histoire*, Gallimard, Folio-histoire, 2007, p. 169-170.

¹³J. Berque, « L'anthropologie historique de Louis Massignon », in *Présence de Louis Massignon, Hommages et témoignages*, Maisonneuve et Larose, 1987, p. 28-34. À partir des archives personnelles de Louis Gernet, R. Di Donato affirme que c'est Louis Gernet qui orienta Berque vers la sociologie en lui conseillant de se plonger dans la lecture de Fustel de Coulanges et de M. Mauss (in « L'anthropologie historique de Louis Gernet », *Annales*, 1987, n°5, p. 988).

¹⁴J. Berque, *Mémoires des deux rives*, éditions du Seuil, 1989, p. 23.

¹⁵Sur les contours et la portée de l'œuvre historique d'I. Meyerson, voir, outre les travaux de J.P. Vernant, F. Fruteau de Laclos, « Œuvre, fonction et société dans la « psychologie historique » d'Ignace Meyerson », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n°17, 2007, p. 119-136.

¹⁶J.P. Vernant raconte la rencontre de Meyerson et Gernet chez Granet en 1928, rencontre qui fut une étape importante du renouvellement historiographique qui s'opérait alors autour de la revue *L'Année sociologique*, peu de temps avant la création des *Annales* (1929), in « De la psychologie historique à une anthropologie de la Grèce ancienne », *Métis*, 1989, vol. 4, p. 307.

¹⁷J.R. Tréanton, « Les premières années du centre d'études sociologiques (1946-1955) », *Revue de sociologie française*, n°3, 1991, p. 381-404.

multiples sciences humaines , en particulier au contact du sociologue G. Gurvitch¹⁸. Le goût pour l'argumentation conceptuelle conduit toutefois J. Berque à chercher également des pistes heuristiques dans la fréquentation de textes philosophiques. À côté de Marx, Weber et Freud, qui balisent la tectonique historiographique des années cinquante à soixante-dix, Hegel, Husserl et Heidegger trouvent ainsi leur place comme base arrière de la réflexion de J. Berque.

Ainsi la rareté des renvois à l'œuvre de Martin Heidegger¹⁹ ne doit-elle pas masquer la multiplicité des échos que la pensée du philosophe allemand rencontre avec le projet intellectuel de J. Berque. Dans ses *Essais et conférences*, traduits et publiés en France en 1958, Heidegger illustre son essai intitulé « *La chose* » en utilisant l'exemple d'une cruche afin d'approfondir sa réflexion sur l'objet²⁰. Or non seulement « la chose » sert de titre à Jacques Berque pour une sous-partie de son ouvrage *Les Arabes d'hier à demain*²¹ mais on peut lire également dans un de ses textes tardifs (1991) cette remarque sur l'objet oriental, dénaturé par la technologie : ce dernier perd ainsi « *les apparentements vitaux qui faisaient retrouver dans la cruche de terre les mains du potier, et liaient aux mille points du tapis le génie minutieux de la femme. L'objet industriel, lui, n'a d'intégration que fonctionnelle. Son identité s'articule et se décompose, comme jadis l'hémistiche en pieds, mais sans que ces nouveaux rythmes retentissent dans votre cœur [...] alors, contre l'invasion des choses, le sentiment s'insurge et cherche à la restreindre par des intensités compensatoires : révolution, poésie*²²... ». Proximité de surface pourrait-on dire ; pourtant bien des thèmes heideggériens trouvent bien plus qu'un simple écho dans le travail de J. Berque mais un prolongement afin d'y subir l'épreuve du réel : la nature provoquée par la technique (c'est à dire, précise Heidegger, « *mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite et accumulée*²³ »), la recherche active, dans les signes les plus matériels (l'objet, la demeure) d'une errance de la vérité, le goût pour un travail sans concession sur le sens des mots afin

¹⁸ Il n'est pas dans notre propos d'entrer dans le détail de l'influence de Gurvitch sur les travaux de J. Berque. Utilisons simplement un signe : une photo, incluse dans l'ouvrage de J. Duvignaud, montre Georges Gurvitch visitant la mosquée de Kairouan en 1961. Jacques Berque est à ses côtés, le doigt levé, dans la posture du guide développant de savantes explications tout en ayant sur son visage le sourire de l'élève heureux d'impressionner le maître.

¹⁹ Une référence discrète et un peu solitaire apparaît dans une note de bas de page (*Les Arabes...*, note 13 p. 36). Cependant , dans un éloge ambigu, J. Berque semble reconnaître l'influence de Heidegger sur sa propre démarche (*in Il reste...*, 1993, p. 91 et 138-139).

²⁰ M. Heidegger, *Essais et conférences*, 2008, Gallimard p. 196-200.

²¹ *Les Arabes...*, p. 57-62.

²² J. Berque, « Mœurs et coutumes des Musulmans », *in Histoire des mœurs*, encyclopédie de la Pléiade, tome III, vol. 2, Folio, 1991, p. 1244.

²³ M. Heidegger, *op.cit.*, p. 20.

qu'ils expriment (« *comme ma main exprime un fruit dans un verre*²⁴ ») des vérités oubliées, une fascination pour les vibrations sémantiques de la poésie et de la musique, un certain pessimisme (que trahit l'emploi de termes choisis dans le champ lexical de l'usure, de la déperdition, de la déchéance...), et jusqu'à une certaine pratique de la langue qui associe le néologisme audacieux, la syntaxe torsadée et baroque voire, dans certains cas, le jeu sur les mots²⁵.

Ainsi, bardé d'un ensemble hétéroclite de stimuli intellectuels, Berque met en œuvre un regard qui multiplie les échelles d'observation (de l'empire au quartier, du continent à la ville) comme les méthodes (sociologie, anthropologie, histoire, géographie...) et qui joue de cette multiplicité pour atteindre cette « *pulpe dont sont façonnés les paysages et les profils humains*²⁶ ». Faire une « *une lecture sémiologique du social* »²⁷ n'est pourtant pas l'alpha et l'oméga de la méthode d'investigation de J. Berque. La macro-économie comme les normes juridiques, le débat politique comme l'expression artistique participent de son exploration anatomique de l'empreinte coloniale sur le monde arabe. Cependant son attention au réel, son souci de détecter dans les choses, les gestes, les sourcils et jusqu'aux tremblements des lèvres, un sens historique, donnent à ses analyses à la fois un ton et une profondeur peu usités. Ce trait l'attire irrésistiblement vers une démarche qui l'assigne du côté de l'œuvre de Jules Michelet, qui n'hésitait à pratiquer une plongée microhistorique (en particulier dans son *Histoire de la Révolution française*) pour non seulement détecter mais aussi faire sentir les glissements de terrain de l'histoire : interroger la déchéance des perruquiers pour comprendre l'effritement du pouvoir de l'aristocratie, faire parler les cochers afin de décrire la rupture thermidorienne ou bien s'attarder sur les toilettes féminines comme si elles pouvaient raconter l'évolution politique et sociale, telles sont des formes du discours historique que J. Berque emploie à son tour. Michelet et Berque utilisent ainsi un foisonnement de signes à la fois comme source et comme pédagogie de l'histoire : l'un comme l'autre associe dans son écriture un style oscillant entre science et poésie.

Toutefois, à la différence de son illustre prédécesseur, J. Berque accompagne ce foisonnement sémiologique d'une volonté farouche de définir conceptuellement les outils méthodologiques employés.

²⁴ *Dépossession...*, p. 60.

²⁵ *Ibid.*, p. 177 : « [l'arbitraire politique] saisit [les choses] non par leurs sens mais, risquons ce jeu de mots, par leurs anses ».

²⁶ *Les Arabes...*, p. 34.

²⁷ C'est l'expression qu'utilise J. Duvignaud, autre analyste du microcosme maghrébin bousculé par la colonisation, pour caractériser le travail de Georges Gurvitch (in *Gurvitch*, Seghers, 1969, p. 23).

C'est ainsi que le concept de « signe » et celui de « symbole » sont précisés dans les *Arabes d'hier à demain*. Très classiquement, J. Berque s'appuie sur le cours de linguistique générale de F. de Saussure afin de définir le terme de signe et sur la sociologie de Gurvitch pour caractériser le symbole²⁸ : l'oscillation entre le signifiant et le signifié, le débordement de la chose par le sens caractérisent tout à la fois le signe et le symbole, ce dernier ne se distinguant que par le degré de force et d'importance de ce débordement²⁹. Dans *La Dépossession du monde*, il précise sa conception du signe en reprenant celle que Gurvitch donne dans son *Traité de Sociologie*³⁰, et propose une définition du symbole (« *le symbole concentre en un seul foyer les rayons obliques par quoi se manifeste ce qui ne peut encore, ou ne doit pas, se déployer*³¹ »). À ce diptyque, s'ajoute la notion de « signal » qui semble néanmoins avoir moins de vertu heuristique que les deux premiers concepts.

À l'usage et à la lecture les utilisations de ces trois termes s'avèrent moins figées que le soin à les définir peut le laisser entendre. Ce qui provoquait parfois certains agacements. Ainsi le linguiste G. Mounin critiquait-il l'usage peu rigoureux de ces termes par des spécialistes des sciences humaines (comme Roland Barthes) en leur suggérant d'employer plutôt le terme d'indice (« *un fait observable qui nous renseigne sur un autre qui ne l'est pas directement*³² »). Il n'en demeure pas moins que les concepts de « signe » et de « symbole » permettent de construire une grille de lecture (parmi d'autres) du processus colonial que l'Europe déploie sur le monde arabe, de Casablanca à Bagdad.

« La peur, l'appétit, le désir³³ » : les signes d'une confrontation.

Dans cet effort pour faire parler les signes et les symboles, J. Berque traque donc la spécificité du fait colonial. Et ce d'autant plus qu'il considère qu'en milieu colonial « *le symbole prend d'autant plus de force que l'échange s'avère inégal*³⁴ ». Le signe raconte peut-être l'histoire en gestation ; ou bien il est un vestige d'un passé dont il reste rien ; il représente surtout pour J. Berque une injonction à penser la réalité des rapports humains. C'est dans sa

²⁸ *Les Arabes...* note 12, p. 35.

²⁹ Un symbole est ainsi un signe qui se réfère « à une totalité plus ample, par la masse ou la qualité, que leur matière instrumentale, et même que les sujets auxquels ils s'adressent » (*Les Arabes...*, p. 35). Signe et symbole informent et expriment mais, pourrait-on dire, la capacité d'expression l'emporte sur celle d'information dans le symbole alors que l'inverse caractérise le signe.

³⁰ *Dépossession...*, p. 59-60.

³¹ *Ibid.*, p. 178.

³² G. Mounin, *Introduction à la sémiologie*, Les éditions de Minuit, 1970, p. 194. J. Berque lui répond par ailleurs en défendant les emprunts des sciences humaines à la linguistique (*in Dépossession...*, p. 59-60).

³³ *Le Maghreb entre...* p. 187.

³⁴ *Les Arabes...*, p. 36.

fréquentation amoureuse et passionnée de la littérature, en particulier de Proust et, surtout, de Stendhal, qu'il puise sa détermination à creuser le sens des signes qu'il perçoit, à ne pas se laisser égarer par l'univocité du sensible³⁵.

Dans un premier temps il construit le fait colonial comme une simple juxtaposition de signes dont la rencontre s'opère à bien des échelles, des paysages aux individus. L'église et le minaret s'affrontent dans le paysage tout comme l'usage de l'automobile et de la marche à pied³⁶ ; la toilette féminine exprime le choc colonial dans la mesure où « *les dames turques ont beau se voiler de façon stricte, elles portent des chaussures en cuir canari, tout frais importé d'Angleterre* »³⁷. Et le colon lui-même ? Existe-t-il de meilleur poste d'observation que la terrasse d'un café pour le jauger, le calibrer, tenter de voir en lui ce qu'il porte de nouveau, ce qu'il charrie d'ancien ? C'est d'abord devant la cantine de Sidi 'Aïssa du Hodna, en Algérie, que J. Berque nous installe où, autour de « *beaucoup de boissons alcoolisées, anisettes entre autres [...] les notables du village, européens et musulmans, groupés dans une indistinction pittoresque* » s'assemblent avant de retrouver, plus tard, l'intimité d'« *une délicieuse prostituée du sud* »³⁸ ; puis, le décor change ainsi que les hommes et voilà que nous découvrons, à la terrasse de grands hôtels urbains, un exemple de ces « prépondérants » coloniaux : « *Bien en chair, bien en vie [...] il arbore volontiers le teint rougeaud, le chapeau à large bord et la moustache gauloise. Ainsi des Cuttoli, Morinaud, de feu De Carnières, Aoucouturier [...]. Fort en gueule et en sexe, de masque énergique, ardent à la besogne, à la ripaille et au plaisir, il garde un pantalon de velours, tire-bouchonnant sur des godillots, et se ceint fastueusement d'une ceinture de zouave sous un gilet auquel manquent quelques boutons. Son apéritif est le pernod, ou même le gros rouge. On le voit à Casablanca, tenir séance à l'hôtel Excelsior, avec des compères de sa sorte, dans les années vingt [...]. En lui se mêlent les vices et les aptitudes des deux races. Naturellement, il parle arabe, et fortifie l'astuce marocaine d'une obstination tout occidentale. [...] Il finira grand colon, grand entrepreneur, riche propriétaire immobilier, magnat des transports ou des mines comme Epinat, administrateur d'une chaîne de journaux comme Mas, vice-président d'une grosse municipalité comme un tel ou un tel. Virant à l'important, et presque à l'honorable, il dîne chez le Résident général et mariera sa fille dans la noblesse* »³⁹.

³⁵ *Dépossession...*, voir en particulier les pages 30-32 et 177.

³⁶ *Le Maghreb entre...*, p. 66.

³⁷ *L'Égypte...*, p. 25-26.

³⁸ *Le Maghreb entre...* p. 146.

³⁹ *Ibid.*, p. 352 et 361-363.

Ces portraits, où s'amalgament l'identité et le parcours, le biographique et le psychologique, interrogent notre capacité à démêler le fondamental et l'accessoire, à savoir lire et interpréter les signes identitaires que nous renvoie un groupe social, et cela afin d'articuler l'action et l'identité individuelle avec les modalités de l'action collective et les ressorts de l'histoire politique et sociale. De tels portraits ne sauraient prétendre à la généralité (les notables coloniaux ne sont pas tous arabophones) et n'accèdent nullement au statut wébérien d'idéal-type. J. Berque procède par une accumulation d'indices et de signes, peu signifiants séparément, mais qui disent conjointement la chaleur et la lourdeur du temps colonial, sa violence fusionnelle comme son absence d'envergure spirituelle. L'alcool et le sexe en particulier deviennent comme des métonymies de l'identité jusqu'aux « *détails vestimentaires [qui] prennent valeur mythique*⁴⁰ ». L'appétit et le désir, avivés par les boissons fortes et l'ivresse de la satisfaction de soi, ne résument pas ici le temps colonial : il en suggère plus fortement ce qui en constituait l'énergie et en dévoile, dans une apparente indolence et passivité, le moteur.

Dans un deuxième temps, Jacques Berque montre qu'il existe une volonté consciente de la part du colonisateur de jouer avec certains signes. Dans un contexte où les langues séparent les communautés, l'exhibition de la domination impose une « *vie coloniale [qui] ranime régulièrement ses signes*⁴¹ » : une revue militaire de fusiliers irlandais dans les rues du Caire à la fin du XIX^e siècle⁴², les cérémonies d'installation des nouveaux proconsuls, Résidents ou gouverneurs, qui passent en revue les troupes coloniales au son des fanfares à cheval, mais aussi la volonté de tracer des perspectives haussmanniennes au pied des médinas, de transformer le moindre front de mer en station balnéaire ; ou bien, à une tout autre échelle, lorsqu'on met en scène, avec quelque grandiloquence, l'assurance de la présence européenne au travers des fêtes du centenaire en Algérie (1930⁴³) ou du Congrès eucharistique de Carthage. « *Coloniser une terre, c'est avant tout y manger ou la manger*⁴⁴ » : formule drue et pourtant subtile qui dit bien en quoi cette volonté coloniale d'imposer partout sa signalétique (par des noms sur une carte, des routes dans un paysage, des objets sur un étal, des sonorités dans l'air...) est avant tout dévoreuse des signes autochtones. « *C'est peu que d'exploiter l'autre. Il faut encore le savourer en tant que tel. Il s'agit encore , et peut-être surtout, de*

⁴⁰ *Le Maghreb entre...*, p. 174.

⁴¹ *L'Égypte...*, p. 195.

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Le Maghreb entre...*, p. 243-245.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 331.

*consommation de signes*⁴⁵ » et ce d'autant plus que « *le régime colonial [...] consiste précisément dans cette réduction des réalités du pays à une centaine d'espèces de signes*⁴⁶ ».

Cet appétit, pourtant, a son revers ; et au-delà des signes qui scellent sa victoire, s'agite la violence d'autres symboles. Le ventre colonial conjoint l'insatiabilité et la terreur. La peur coloniale, « *ce sentiment diffus [qui] n'a jamais cessé de miner l'orgueil colonial*⁴⁷ », se détecte ainsi dans une abondance de signes. Cette peur relève du profond, du végétal presque comme ces « *résineux qui sur les côtes de la Méditerranée entrelacent de loin leurs racines [...] poursuivent en deçà de nos regards et de la chronique, une vie d'enchevêtrements et de symboles souterrains*⁴⁸ » et fait de « *l'Européen, même nanti, même comblé* » un être inquiet qui « *ne voit partout que conspirations et complots*⁴⁹ ». La crainte affleure partout et à tout moment, et l'Européen en milieu colonial, tel un moine médiéval guettant la fin des temps, semble avoir développé une hypersensibilité aux signes de son déclin. Il trouve alors de quoi alimenter ses frayeurs dans toute la gamme de l'expression de la vie coloniale : au travers du pseudonyme de *Rodd Balek* (« faites attention ») qu'un haut fonctionnaire utilise pour délivrer ses prédictions alarmistes dans divers journaux et opuscules⁵⁰, dans la figure d'Abd el Krim⁵¹, dans le regard des Européens découvrant la hâte suspecte que mettent à s'enfuir les plaideurs au sortir d'une séance de *chikaya*⁵² ou encore dans cette soirée cairote où l'on voit Lord Cromer se rendre à l'opéra entouré de soldats alors que de mystérieux dessins à la chaux apparaissent sur les maisons européennes de la ville⁵³.

De l'autre côté de la barrière coloniale, ce n'est pas la crainte qui s'immisce dans la lecture des signes mais la lecture des signes elle-même qui se disloque. La colonisation opère ainsi une véritable inversion et une confusion sémantique. Cette perturbation du sens atteint « *l'objet oriental [qui] déserte son intimité vénérable et devient article de négoce, appât pour l'étranger, profit pour l'homme du bazar. Par là s'opère entre les mondes une jonction de mauvais aloi*⁵⁴ ». Plus grave car il est ici question de l'essentiel, de la base : la terre n'est plus lisible au travers des codes ancestraux. Son dépeuplement n'est pas signe de son abandon ou trace d'une gestion extensive mais de son accaparement par la machine : dans une grande

⁴⁵ *Dépossession...*, p. 89.

⁴⁶ *L'Égypte...*, p. 252.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 200.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 404.

⁴⁹ *Le Maghreb entre...*, p. 64.

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ *Ibid.*, p. 346.

⁵² *Ibid.*

⁵³ *L'Égypte...*, p. 200.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 84.

bascule sémantique, l'indigène cesse d'être exploitant pour devenir travailleur, le vide n'est plus celui de « *l'alternance séculaire de la cité et du bédouinisme* » mais celui que construit la triple « *coalition* » de la finance, de la technique et du droit⁵⁵.

Ce « *désaccordement des signes aux choses qu'impose une occupation étrangère*⁵⁶ » est la marque la plus nette du surgissement et de la diffusion de l'empreinte coloniale.

Que nous apprennent donc l'usage des signes et des symboles dans le cadre d'une analyse de l'expansion coloniale ? L'historien du rapport colonial n'est pas seulement comptable des bilans commerciaux, tout comme il ne doit pas s'égarer dans la stricte sténographie des illusions des uns et des récriminations des autres. Il doit s'efforcer de mettre en exergue « *la délicatesse, la variété, et l'étagement des rapports qui unissent l'ordre sémantique à l'ordre fonctionnel d'une vie de groupe*⁵⁷ » : la compréhension du fait colonial ne peut séparer la chronique politique et la pesée économique de l'exploration des bouleversements matériels et sensibles. Les manières de table comme le vêtement, l'habitat comme les gestes, les bruits comme les sourires, le timbre-poste comme la terrasse du café : tout parle et participe à l'élaboration d'une société originale et inédite. « *L'Europe pousse devant elle une moraine hétéroclite d'ustensiles, d'habits, de gestes, de parlers*⁵⁸ », écrit J. Berque dans une image saisissante. Encore faut-il avoir le courage de se lancer à l'assaut du glacier, d'en sonder les failles et l'avancée comme d'en prévoir le recul.

« *Nous ne cherchons la vérité que quand nous sommes déterminés à le faire en fonction d'une situation concrète, quand nous subissons une sorte de violence qui nous pousse à cette recherche*⁵⁹ », affirme Gilles Deleuze dans *Proust et les signes*. L'œuvre de J. Berque est née de la violence coloniale ; sans doute doit-on lire comme l'aveu de cette violence la phrase qui ouvre le chapitre 1 du *Maghreb entre deux guerres* et s'apparente à cette image d'un « *éclair de juillet* » que Michelet plaça au frontispice de son histoire de

⁵⁵ *Le Maghreb entre...*, p. 49-50.

⁵⁶ *L'Égypte...*, p. 649.

⁵⁷ *Dépossession...*, p. 181.

⁵⁸ *Le Maghreb entre...*, p. 385.

⁵⁹ G. Deleuze, *Proust et les signes*, PUF, 1986 (1964), p. 24.

France⁶⁰ : pour J. Berque « *le symbole le plus provoquant de l'époque coloniale au Maghreb est celui de la ferme au toit de tuiles, riante parmi les vignobles*⁶¹ ». Cette image, qui puise son efficacité dans la violence contenue qui semble suinter d'une apparence toute de quiétude, agit comme un signe dans la mesure où elle s'offre comme une énigme, une information et une illusion.

En ce sens on peut affirmer que cette image rassemble les lignes de force du travail de J. Berque sur le fait colonial. Elle constitue également comme un lointain écho de l'épopée proustienne : là où le narrateur d' *À La Recherche du temps perdu* s'épuisait en voulant décoder les signes du temps, de l'amour ou de la mondanité afin d'apaiser ses angoisses et ses souffrances, J. Berque s'emploie à fixer les multiples degrés de signification d'un choc historique dont il sut percevoir avec quelle violence ce dernier pouvait tourmenter les êtres et les choses. « *Toute la grandeur, écrit-il, d'une recherche du temps perdu et du monde perdu réside dans cette ivresse et cette angoisse du réel que nous faussons pour nous l'approprier, mais que nous opacifions pour le réaliser, et peut-être le désirer*⁶² ».

⁶⁰ Le peuple en armes, lors de la révolution de juillet 1830, révéla à l'historien l'histoire en marche et, au-delà, sa propre vocation de chroniqueur de cette marche.

⁶¹ *Le Maghreb entre...*, p. 25.

⁶² *Dépossession...*, p. 31.